

LE

DOCTEUR MOMUS

PROVERBE-SATIRE

EN UN ACTE

PAR M. ADOLPHE POUJOL

L'auteur, voulant s'éloigner du genre fade et usé de ces éternels marquis, dépeint les mœurs de la classe bourgeoise. Ces comédies-proverbes ont l'avantage d'être courts et peuvent être joués sans décors, à l'aide d'un paravent.

A PARIS

CHEZ L'AUTEUR, 43, FAUBOURG SAINT-DENIS

et chez tous les Libraires.



PERSONNAGES.

LE DOCTEUR MOMUS, philosophe.

ZOILE, vieil amoureux et poète incompris.

RAPINET, le type de l'homme d'argent.

LA VEUVE FANFERLUCHE, vieille coquette.



LE

DOCTEUR MOMUS



Un cabinet de médecin avec ameublement gothique. — A gauche, un bureau sur lequel on remarque un vieux livre in-quarto avec fermoirs, un flacon en cristal et une coupe. — A droite, sur le devant de la scène, est une table toute servie pour souper, avec bouteilles de vin de Champagne. — Au fond, une bibliothèque, au-dessus, le buste d'Hippocrate. — D'un côté de la bibliothèque est suspendu un portrait de jeune fille, habillée à l'ancienné mode; de l'autre côté, une glace entourée d'un vieux cadre doré.



SCÈNE PREMIÈRE.

LE DOCTEUR MOMUS, *seul.*

Il est assis devant son bureau.

Enfin, je possède cette eau, qui doit opérer un miracle et qui ajoutera encore à ma réputation de nécromancien. On raconte sur moi tant d'histoires.....

Oui, plus que jamais, on m'accusera de cultiver les sciences occultes. Après m'être livré à l'étude du corps, c'est le cerveau que je veux étudier. Déjà comme médecin, j'ai été à même d'observer bien des fois le genre humain. C'est sur le lit de souffrances que viennent aboutir toutes les passions, que tombe le masque de l'orgueil et de l'hypocrisie. Alors, je m'étonne toujours qu'on ose affecter de l'importance et s'imaginer avoir un sang plus noble que celui des autres mortels... Cette eau mettra le comble à mon expérience. J'attends les trois parents qui me restent : deux cousins et une cousine, tristes échantillons de la vieillesse : Rapinet, l'avare dont l'argent est la seule religion ; Zoïle, le poète incompris et l'amoureux suranné ; la veuve Fanferluche, qui, malgré ses soixante ans, a conservé la coquetterie et la légèreté d'une jeune fille mal élevée. Ce n'est pas à l'amitié que je dois leur visite ; s'ils supportent ma franchise assez rude, s'ils se rendent encore une fois à mon souper annuel, c'est qu'ils craignent de laisser échapper mon héritage ; ils me croient riche et je les ai laissés dans l'erreur. Si je meurs le premier, leur désappointement les punira de leur convoitise. Les voici ; je vais les préparer à mon épreuve ; car je suis en train de m'amuser.

SCÈNE DEUXIÈME.

LE DOCTEUR MOMUS, ZOILE, RAPINET, LA VEUVE
FANFERLUCHE.

Zoïle est habillé en ci-devant jeune homme, Rapinet a un vêtement tout râpé, la veuve Fanferlucho est mise comme une jeune fille.

RAPINET.

Docteur Momus, nous sommes exacts à notre rendez-vous de tous les ans.

LE DOCTEUR.

En qualité de médecin, mes bons parents, je dois vous parler de votre santé.

RAPINET.

Je souffre de ma gastrite.

ZOILE.

Je suis toujours tourmenté par mes rhumatismes et mes palpitations de cœur.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Mon catarrhe me laisse peu de répit.

LE DOCTEUR.

Quoique je sois votre aîné, je me porte mieux que vous.

RAPINET, *à part.*

Il se porte trop bien. (*haut*) Un médecin connaît l'art de se soigner.

LE DOCTEUR.

Chacun peut observer son tempérament et devenir son propre médecin. La cause première de toutes nos maladies réside dans notre caractère et nos penchants vicieux. Le calme dans les idées est le préservatif le plus puissant.

ZOILE.

Du calme, mon cher philosophe, mais on ne vit que par les sensations qu'on éprouve.... Que de millions d'individus ne semblent exister que pour faire nombre ; ils paraissent et disparaissent comme les ombres d'une lanterne magique, sans jamais avoir connu la poésie de la vie, sans même se demander s'ils possèdent une âme. Chaque année qui s'écoule m'apporte un regret de plus en m'ordonnant la retraite.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Je n'aime pas entendre parler de ces maudites années... Cela vieillit. On n'a que l'âge qu'on paraît.

LE DOCTEUR.

Encore coquette, cousine Fanferluche.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

La coquetterie est le cadre qui embellit le tableau.

LE DOCTEUR.

Quand la peinture n'est pas trop ancienne.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Toujours caustique et satirique, Momus.

LE DOCTEUR.

Mon nom oblige.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Il faut bien vous excuser à cause de votre originalité.

LE DOCTEUR, *à part.*

Et de mon héritage en perspective.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Tous les objets que renferme ce cabinet sont aussi étranges que le docteur. Cet énorme in-quarto ressemble à un livre de magie, je suis certaine qu'il renferme des caractères mystiques.

LE DOCTEUR.

Pour mieux cacher mes secrets.

ZOILE.

On prétend qu'un de tes clients ayant ouvert ce

livre pendant ton absence, a entendu, tout à coup, un bruit infernal, Hippocrate a froncé le sourcil, les meubles ont sauté, et dans cette glace se sont réfléchies des figures faisant d'horribles grimaces.

RAPINET.

C'étaient les ombres de ceux que tu avais envoyés dans l'autre monde.

LE DOCTEUR.

Ce serait encore plus curieux s'ils revenaient réclamer la fortune qu'ils ont laissée. Figurez-vous la grimace des héritiers qui avaient joué une comédie de chagrin en recevant un héritage si longtemps désiré; mais en le restituant, ce serait alors une véritable tragédie qu'ils représenteraient.

ZOILE.

La chronique ajoute que ton malade a même vu les yeux du portrait de cette jeune fille s'animer.

RAPINET.

Quel conte ! Cette jeune fille était ta fiancée ?

LE DOCTEUR.

Elle fut enlevée à ma tendresse quelques jours avant notre mariage, ce qui prouve, combien la médecine est souvent impuissante puisqu'elle résiste à l'amour et à l'or ! Mais éloignons de tristes idées et mettons-nous à table.

Il s'asseyent tous quatre et commencent à souper.

LE DOCTEUR, *servant*.

Eh bien, mes cousins, êtes-vous toujours disposés à tenir votre promesse en me racontant tout ce qui vous est arrivé depuis notre dernier souper?

RAPINET.

As-tu besoin de notre confession? Toi initié, dit-on, aux sciences occultes, tu dois deviner le passé et prédire l'avenir.

LE DOCTEUR.

Il est vrai que je pourrais me passer de vos aveux et dévoiler les secrets de chacun de vous.

ZOILE.

Par le magnétisme.

LE DOCTEUR.

Moyen qui manque son but, quand on n'est pas en rapport avec la personne interrogée.

LA VEUVE FANFERLUCHE, *soupirant*.

Il est essentiel que les sexes soient différents.

LE DOCTEUR.

Doit-on ajouter foi à cette agitation nerveuse qui produit les rêves?

ZOILE.

Qui peut donc t'instruire de notre vie privée?

LE DOCTEUR.

Vos différentes passions d'abord, puis vos crânes...
Je connais vos penchants et j'en tire des conclusions.

ZOILE.

Ah ! le système Gall.

LE DOCTEUR.

Plus certain que celui de Lavater. Les traits du visage sont trompeurs, tandis que la phrénologie ne saurait en imposer. Je commence par le crâne de Rapinet : je découvre les bosses de l'avarice et de la cupidité.

RAPINET.

Je pourrais me fâcher de ces deux expressions ; mais je considère les paroles comme une monnaie de convention, cotée à un change plus ou moins élevé. Ce que tu appelles avarice, n'est qu'une sage économie, et la cupidité, c'est l'industrie qui fait vivre ceux que j'emploie.

LE DOCTEUR.

Tout juste pour qu'ils ne meurent pas de faim ; c'est ainsi qu'on cherche à colorer ses défauts. Au lieu d'associer à ta prospérité les êtres qui dépendent de toi, au lieu de leur accorder l'intérêt, même le plus minime, tu as tiré la quintessence de leur labeur.

RAPINET.

Quand le pauvre devient riche, il agit de même.

LE DOCTEUR.

Tu n'as que trop raison... Puisque la fortune pervertit le naturel, nous devons la plus grande reconnaissance à ces hommes à idées nobles et généreuses qui propagent un bon exemple en intéressant dans leurs affaires celui qui donne toute une existence de travail ; c'est le seul moyen de rattacher les inférieurs à la grande famille, c'est la meilleure base à donner à la société. L'exemple exerce par degrés son influence, impose à la cupidité et finit par établir des principes qui passent dans nos mœurs.

RAPINET.

Chacun pour soi, chacun fait son affaire.

LE DOCTEUR.

Son affaire ! voilà le grand mot d'aujourd'hui, le mot incarné de l'égoïsme. Mérite bien mince, quand on n'a pas contribué au bonheur du prochain. Il existe de ces êtres d'une nature inférieure et vile, qui paraissent nés, seulement pour mettre en évidence les vertus et le dévouement de leurs victimes.

RAPINET.

Si j'avais agi autrement que la généralité, je n'aurais pas la moitié de ce que je possède.

LE DOCTEUR.

Où serait le mal, d'autant plus que tu vis comme si tu ne devais jamais mourir? Buons le champagne (*il leur verse à boire*). Combien de crimes impunis, que le cœur seul sait distinguer et que les lois ne peuvent atteindre!... Toi même, Rapinet, tu es, suivant les lois du cœur, un criminel.

RAPINET.

Ah! par exemple, voilà un mot coté à un change un peu trop bas.

LE DOCTEUR.

Oui, cet homme d'argent dont l'égoïsme et l'injustice abrègent les jours de ses semblables, n'est-il pas en quelque sorte un assassin? S'il était possible de pénétrer les mystères de la vie privée, on reculerait tout effrayé... Par exemple, que ce bon père de famille fouille dans sa conscience, il se rappellera peut-être qu'autrefois il a flétri une jeune fille que le désespoir a conduite au tombeau. Il jouit cependant de la considération générale... Que d'assassinats se commettent en pensée! Enfin lisez l'histoire de tant de guerres injustes, que de grands hommes de l'antiquité, qui passent pour des héros, n'étaient que des assassins sur une grande échelle!

ZOILE.

Comment réformer le genre humain?

LE DOCTEUR.

En lui persuadant que nous sommes tous solidaires, et qu'agir pour le prochain, c'est aussi agir pour soi. Mais les réformateurs ressemblent à Don Quichotte qui luttait contre des moulins à vent. Faut-il donc se contenter d'observer la différence des mœurs et des croyances, puis ces éternelles contradictions qui existent dans le monde entier, ainsi que nous observons les phénomènes de la nature?... Que de préjugés!... Qui est-ce qui a tort? Qui est-ce qui a raison? car les uns blâment ici ce que les autres approuvent là-bas. Le fou de la veille est quelquefois le sage du lendemain..... Pour oublier les inconséquences de l'humanité, prenons un second verre de champagne, tout le monde est à peu près d'accord sur le mérite de ce vin.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Docteur, ménagez ma tête.

LE DOCTEUR, *à part.*

Le champagne les animera ; (*haut*) c'est une tisane de vieillard.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Vieillard! ce mot résonne mal à mes oreilles.

LE DOCTEUR.

Après avoir rempli leurs verres de champagne.

Au tour de ton crâne, Zoïle, deux bosses sont prédominantes sur ta tête : la poésie et l'amour.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

L'amour ! c'est une fort jolie bosse que celle-là.

ZOILE.

A la bosse de la poésie, il faut joindre celles de l'intrigue et de l'audace, comme dans toutes les positions de la vie. Mon imagination poétique et ardente m'a toujours été fatale. Voulant m'élever au-dessus du vulgaire, je composai un volume de vers que je proposai à plusieurs libraires, qui tous me demandèrent si mon nom était connu ? « Mais un nom, avant d'être célèbre, commence toujours par être inconnu ! » m'écriai-je. Je fus donc obligé de faire imprimer mon livre à mes frais.

Personne ne s'en occupa. Je pense au théâtre... On sera forcé de m'écouter au moins ! Je ne savais pas qu'il fallait se trouver de la coterie des directeurs, ces autocrates plus orgueilleux qu'un monarque, quoiqu'ils ne possèdent qu'un royaume de carton, qu'ils n'aient pour solcil, que la lumière des quinquets et pour sujets que des personnages artificiels. En leur accordant un privilège, il faudrait au moins les forcer d'être accessibles à tous les candidats et leur imposer un comité de lecture, qui ne serait pas choisi par eux. Partout, on me renvoie mon manuscrit sans même le lire. Je fonde un journal pour éclairer ce public ignorant, qui ne siffle pas les invraisemblances les plus grossières ou qui rit en écoutant des farces ignobles. Je cherche à démasquer

ces badigeonneurs littéraires, ces marchands de phrases dont le seul talent consiste dans une trop grande facilité à jeter des mots sur du papier, facilité funeste pour l'art, verbiage à tant la ligne, qui ne laisse aucune trace dans la pensée... hélas ! mon journal éprouva le sort de mon livre de poésie.

LE DOCTEUR.

Ton langage est celui d'un auteur refusé.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Je brûle d'entendre parler de cette charmante bosse d'amour.

ZOILE.

J'ai eu en amour les mêmes désenchantements qu'en littérature ; cousine Fanferluche, vous plus que toute autre, devez vous en souvenir.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Une femme oublie-t-elle jamais les hommages qui lui sont adressés ?

ZOILE.

Vous n'avez pas oublié non plus combien votre coquetterie m'a rendu malheureux ?

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Le malheur des hommes, c'est un trophée pour les femmes.

LE DOCTEUR.

Pauvre Lovelace, tu as pris au sérieux ce que beaucoup d'autres considèrent seulement comme une distraction.

ZOILE.

J'avais besoin d'émotion, et j'ai toujours été la victime des femmes.

LE DOCTEUR.

Parce que tu les aimais trop.

LA VEUVE FANFERLUCHE, *soupirant de nouveau.*

Ah ! pourquoi tous les hommes ne parlent-ils pas ainsi ? Je voudrais être comme Ninon de Lenclos.

ZOILE.

La galanterie française a disparu ; entre nous, je regrette les mœurs de la régence. Je me sens animé par le champagne et je ne crains pas de vous avouer mes faiblesses. *In vino veritas* ; apprenez donc que c'est l'amour qui me donne le regret du passé ; car je conserve dans une vieille enveloppe les illusions d'un jeune homme.

RAPINET.

Je ne comprends pas d'autre amour que celui de l'argent, celui-là à qui tout cède ne connaît pas d'âge.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

C'est pour une femme surtout que sont cruels les

premiers cheveux blancs ! Elle conçoit de la haine pour sa glace, pour la clarté trop brillante du soleil, pour ses bonnes amies enfin, qui prennent un malin plaisir à lui annoncer la décadence de ses charmes. Quel passage terrible que celui de l'été à l'automne !

LE DOCTEUR.

En effet, voilà un saut bien dangereux pour la raison ; heureusement vous devez être consolée depuis longtemps, car de l'automne vous êtes passée dans l'hiver, et quand vous rappelez vos souvenirs, vous lisez une page d'histoire ancienne.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Je ne rencontre partout que des femmes plus jeunes que moi, et pour me consoler je me dis : « Dans quelques années, elles seront détériorées à leur tour. »

ZOILE.

Ne pouvant me débarrasser de ma bosse d'amour, je courtise ce beau sexe dont la saison est incertaine.

LE DOCTEUR.

Toi, l'homme aux illusions amoureuses, cherche à te persuader qu'hier tu as été remarqué par la plus jolie femme, et que demain tu seras encore heureux. Le bonheur réside dans l'imagination plutôt que dans la réalité, puisque chacun le considère sous un aspect différent.

ZOILE.

Je mérite bien d'être raillé..... Si jeunesse savait,
si vieillesse pouvait !

LE DOCTEUR.

Personne jusqu'à présent n'a pu se convaincre de
ce proverbe.

ZOILE.

Ah ! si je pouvais recommencer ma vie !

LE DOCTEUR, *à part.*

Très-bien.

ZOILE.

Le souvenir du passé m'empêcherait de retomber
dans mes anciennes erreurs.

LE DOCTEUR.

Tu retomberais dans d'autres du même genre.
Nous avons l'expérience des folies de nos pères, mais
nous n'en sommes ni meilleurs ni plus sages. L'igno-
rance n'est pas la cause de nos erreurs, mais nos
passions qui étouffent la raison. Qu'un malade re-
couvre la santé, il oublie les précautions qu'il s'était
promis de prendre. Je suppose, mes amis, qu'il soit
possible de faire revivre le passé, agiriez-vous diffé-
remment que jadis ?

ZOILE.

Qu'un tel miracle s'opère, j'abandonne la poésie et la satire ; au lieu d'être acteur, je deviens simple spectateur. Quant à l'amour, je veux conserver ma dignité d'homme, loin d'obéir je commande. Oui, je jure de n'être plus l'esclave d'un sexe qui s'est joué de moi.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

C'est un prêté rendu.

LE DOCTEUR.

Quoi, Zoïle, tu aurais la prétention de faire mentir ton crâne ? Je prends note de ton serment. Et toi, Rapinet, es-tu content de ta vie passée ?

RAPINET.

J'ai eu tort d'attendre trop longtemps pour jouir un peu de ma fortune. Je ne croyais pas qu'il fût possible d'allier le plaisir avec le travail. Je différerais, de jour en jour, à prendre un peu de repos, les infirmités sont venues et je n'ai pu réaliser mes projets.

LE DOCTEUR.

La mort, aussi implacable que l'homme d'argent, mais encore plus rusée, vient le surprendre au milieu de ses combinaisons machiavéliques.

RAPINET.

Aujourd'hui, je saurais mieux profiter de ma jeunesse.

LE DOCTEUR.

Je n'oublierai pas ces paroles. Nous attendons maintenant la confession de madame Fanferluche.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Mon crâne doit vous instruire....

LE DOCTEUR.

Vous avez raison, et je découvre plusieurs bosses, d'abord....

LA VEUVE FANFERLUCHE, *l'interrompant.*

Oh ! assez, assez.... Je dois vous dire entre nous... *in vino veritas*, que j'ai été tant soit peu légère et coquette. Jeune fille, j'employais tous ces petits stratagèmes si familiers à mon sexe, manœuvre de la prunelle, évolutions de robes décolletées et trompeuses... sourire qui donnait de l'espoir ; j'éprouvais une joie satanique à incendier les cœurs et à faire naître les tentations.

LE DOCTEUR.

Une fois mariée, vous êtes devenue moins incendiaire.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Une femme renonce-t-elle jamais à plaire et à se parer ? Je me suis conduite comme une femme du monde qui s'acquitte de ses devoirs.

LE DOCTEUR.

Oui, vous étiez une de ces femmes demi-vertueuses qui se montrent à moitié nues dans les salons ; vous étiez une de ces femmes demi-chrétiennes, qui se rendent assez régulièrement à l'église, pour avoir un nouveau prétexte de donner des distractions en établant une toilette peu en harmonie avec la sainteté du lieu ; enfin, vous étiez une de ces femmes soi-disant épouses dévouées dont le mari succombe à force de travail pour soutenir une coquetterie et un luxe effrénés.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

J'en ai été la victime. Frêle créature, je suis restée sans protecteur. Oh ! si j'avais eu mon expérience d'aujourd'hui !

LE DOCTEUR.

Vous n'auriez été ni légère ni coquette ?

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Vous l'avez dit.

LE DOCTEUR.

Je n'oublierai pas vos regrets. (*à part*) Le champagne les a suffisamment disposés. (*haut*) Apprenez donc que je possède le pouvoir de vous rendre la jeunesse.

RAPINET.

Quelle plaisanterie !

LE DOCTEUR.

Et pour vous en convaincre, je dois avoir recours à mon livre.

Il se lève et va se placer devant son bureau, Zoïle, Rapinet et la veuve Fanferluche se lèvent aussi de table.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Vous préparez-vous à prononcer des paroles cabalistiques ?

LE DOCTEUR.

Ouvrant l'in-quarto et y prenant une rose flétrie.

Voici une rose qui me fut donnée par Silvia, ma fiancée.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Encore la jeune fille du portrait.... Ses yeux s'animeront-ils de nouveau ?

LE DOCTEUR.

Rassurez-vous. Il y a 25 ans que j'ai renfermé cette fleur dans ce livre, elle a une teinte presque noire.

ZOÏLE.

Quel rapport avec notre jeunesse ?

LE DOCTEUR.

Je vais lui rendre le parfum et la fraîcheur qu'elle possédait quand elle fut détachée de sa tige.

RAPINET.

Et de quelle manière ?

LE DOCTEUR.

En jetant sur les feuilles quelques gouttes de l'eau renfermée dans ce flacon.

Il met la rose dans la coupe, l'humecte avec de l'eau ; puis quelques instants après, la leur montrant, il dit :

Regardez, maintenant.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

O prodige ! il semble qu'elle vient de s'épanouir.

LE DOCTEUR.

Respirez son parfum.

LA VEUVE FANFERLUCHE, *respirant l'odeur.*

Il y a du sortilège.

RAPINET.

Le docteur est un habile physicien, et le tour a été bien joué.

LE DOCTEUR.

Si tu étais né au temps des miracles, tu aurais été dans le nombre des incrédules.

ZOILE.

Nous ne voyons autour de nous que miracles qui se renouvellent chaque jour et auxquels l'habitude

nous rend indifférents. Pense-t-on seulement à la variété si infinie des visages ?

LA VEUVE FANFERLUCHE.

J'ai eu la fraîcheur de cette rose, moi.

LE DOCTEUR.

Vous redeviendrez comme elle, si vous le voulez.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Si je le veux.... je donnerais la moitié des années qui me restent.

ZOILE.

D'où vient donc cette eau miraculeuse ?

LE DOCTEUR.

Elle m'a été apportée par un voyageur, qui l'a puisée à la fontaine de Jouvence, située près du lac Macao, mais la source est presque tarie.

RAPINET.

Pourquoi n'as-tu pas commencé toi-même par t'en servir ?

LE DOCTEUR.

Je ne désire nullement repasser par les épreuves et les passions de la jeunesse. Êtes-vous bien déterminés, tous les trois, à subir la même métamorphose que cette fleur, à recommencer votre vie passée ?

TOUS LES TROIS.

Oui, oui.

LE DOCTEUR.

Puissiez-vous ne pas vous en repentir ! Je ne dois vous verser à la fois qu'une petite quantité de l'eau de Jouvence. L'effet se produira par degrés.

Les trois vieillards vont prendre leur verre de champagne.

LE DOCTEUR, *leur versant de l'eau du flacon.*

Il ne me reste plus maintenant qu'à vous recommander d'ajouter aux grâces de la jeunesse la raison qui devrait appartenir à la vieillesse.

RAPINET, *à part, avant de boire.*

Cela ne me coûte rien de boire.

LA VEUVE FANFERLUCHE, *après avoir bu.*

Je me sens déjà toute follette.

ZOILE, *après avoir bu.*

Mon imagination grandit.

RAPINET.

Ce n'est pas une illusion, ma vigueur d'autrefois revient.

ZOILE.

Eh ! madame Fanferluche, vos yeux reprennent leur éclat d'autrefois et vos rides disparaissent.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Je vous dirai à mon tour, Zoïle, que votre air de vieux disparaît.

RAPINET.

Je commence à croire à la vertu de cette eau.

LA VEUVE FANFERLUCHE, *se dirigeant vers la glace.*

Je puis au moins me regarder sans m'effrayer....
Mais je ne suis pas encore tout à fait une jeune fille.

LE DOCTEUR.

Cela ne tardera pas.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Versez, versez encore, docteur.

LE DOCTEUR.

De la patience, madame, vous avez mis assez de temps à vieillir, pour vous contenter de rajeunir en une demi-heure ; il faut mettre un certain intervalle entre chaque dose.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Nous deviendrons bientôt de nouvelles créatures.

ZOILE.

Le passé me semble un rêve pénible. Nous sortons de l'ancien monde pour entrer dans le nouveau.

RAPINET.

Nous allons secouer toutes les défroques des infirmités et de la caducité. Ma gastrite m'a quitté tout à coup.

LE DOCTEUR.

Rapinet, ne recommence pas à détruire ton estomac par le travail incessant de la cupidité.

ZOILE.

Se frottant les bras et les jambes en dérision.

O mon rhumatisme! Ahi! Ahi! (*riant*). J'étais tout disloqué, le vieil amoureux marchait clopin, clopant. Quelle métamorphose! il se trouve changé en jeune homme fringant.

LE DOCTEUR.

Des rendez-vous d'amour à la belle étoile peuvent te rendre tes rhumatismes; ressouviens-toi aussi que l'envieux et le jaloux sont sujets aux maladies du cœur.

LA VEUVE FANFERLUCHE, *feignant de tousser*.

Hein! hein! Va-t'en bien vite, mon catarrhe, avec ta musique du sabbat. Hein! hein! Ah! quel bel échantillon je montrais du beau sexe! Je ressemblais à une sorcière.

LE DOCTEUR.

Prenez garde, belle cousine, qu'une exhibition trop

fréquente de vos bras et de votre poitrine ne finisse par vous rendre votre catarrhe. Nous n'avons pas d'ennemi plus dangereux que nous-mêmes.

ZOILE.

Loin de nous l'égoïsme du vieillard !

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Et son radotage insipide !

LE DOCTEUR.

Insulter un âge d'où vous sortez à peine, c'est déjà vous manquer de respect.

ZOILE.

Les vieillards qui se croient tout permis, n'ont aucune indulgence pour les jeunes gens.

RAPINET.

Et comme preuve, j'entends Zoïle bougonnant et marronnant contre la littérature du siècle.

ZOILE.

Et toi, Rapinet, je te vois avec tes doigts crochus et serrés, signes de l'avarice.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Ainsi que les sillons de son visage dénotant les replis de l'astuce.

RAPINET.

Quant à vous, veuve Fanferluche, vous ressembliez à une mascarade avec votre manie de vous croire obligée de suivre les modes les plus insensées.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

C'est moi, maintenant, qui vais donner les modes au lieu de les suivre. Habillée en sylphide et en bayadère, je serai la Fée des bals. Ce mot bal m'électrise, me donne une envie irrésistible de danser et de folâtrer. Eh ! docteur, vous allez vous-même me servir de cavalier, car je veux vous récompenser de votre présent.

LE DOCTEUR.

Grand merci de cette faveur, mais je ne suis plus d'un âge à danser.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Qu'importe ? vous danserez malgré vous. Cousins, aidez-moi à faire danser le docteur.

Zoïle, Rapinet et la veuve Fanferluche prennent de force le docteur par la main et le font danser en rond, s'écriant :

Vive la jeunesse ! Vive la folie !

LE DOCTEUR.

Assez, assez ; c'est une danse macabre (*tombant essoufflé sur son fauteuil*). Si vous ne cessez pas cette conduite désordonnée, je ne vous verserai pas la seconde dose.

ZOILE.

Gardez-vous en bien, docteur.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Nous jurons d'être raisonnables. (*à part*) Pour le moment.

LE DOCTEUR.

Je compte sur votre promesse. Buvez donc un autre verre.

La veuve Fanferluche, Zoïle et Rapinet tendent leur verre précipitamment.

LE DOCTEUR, *leur versant.*

Il ne vous restera plus qu'une troisième dose pour consolider votre jeunesse. Songez maintenant à votre nouvel avenir.

RAPINET.

L'avenir.... je dois le mettre à profit. Il me pousse de nouvelles combinaisons pour gagner de l'argent.

ZOILE.

Un feu sacré anime ma verve et me donne une seconde vue. Je ne vois que fatras de livres sans aucune portée ! Livres d'histoires dont les noms seuls sont historiques. J'ai le courage d'ouvrir quelques-uns de nos écrits modernes si prônés. Le commencement, je l'avoue, offre parfois de l'intérêt, mais bientôt des personnages inutiles embrouillent l'intrigue qui

devient compliquée comme un problème de mathématiques. Si, par hasard, je découvre une idée, elle s'évanouit comme une étincelle, car il y manque la flamme du génie et la persévérance de la conviction. Dans presque toutes ces œuvres, véritables avortons, je cherche en vain un dénouement; le dénouement, c'est la grande difficulté, c'est le but.

LE DOCTEUR.

L'indignation du poète incompris éclate avec plus de force que jamais.

ZOILE.

La littérature est grande, est belle seulement lorsqu'elle est utile. A quoi sert un auteur dont la pensée n'est ni de réformer, ni d'améliorer? A quoi servent tous ces charlatans littéraires? Où serait le mal pour la société s'ils n'étaient pas nés? Quelle différence avec nos anciens écrivains! Ils ont élevé les idées et contribué au progrès.

LE DOCTEUR.

On a toujours parlé ainsi dans tous les siècles. Les auteurs vivants vus de trop près perdent leur prestige. Dès qu'ils sont morts, le matériel disparaît, il ne reste plus que le spirituel. Mais tout à l'heure, tu avais renoncé à instruire un public ignorant.

ZOILE.

La vieillesse avait refroidi mon cerveau.

LE DOCTEUR.

La jalousie est un dard qui vous perce de mille traits. Zoïle, tu ne prends pas la route du bonheur.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Quel ravage je me propose d'exercer dans le cœur des hommes!

LE DOCTEUR.

Cousine... et votre résolution de n'être plus coquette?

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Pour plaire je n'avais plus mes charmes d'autrefois. La beauté est un don inutile quand on ne sait pas s'en servir.

RAPINET.

Je viens d'inventer une entreprise par actions dont je serai le gérant. Je paie des journaux qui m'attirent toutes sortes de goujons, je fabrique des petites actions pour attirer les petites épargnes, puis je me débarrasse de mes actions avec un énorme bénéfice. Je veux devenir millionnaire.

LE DOCTEUR.

Par la ruine des petites gens !

RAPINET.

J'aime mieux être dans les exploités que dans les exploités.

LE DOCTEUR.

Tu te serviras donc de ta nouvelle énergie pour aiguiser tes griffes ?

RAPINET.

Il faut bien que j'emploie mon temps.

ZOILE.

Les beaux arts, les voyages et les femmes n'existent pas pour toi.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Les femmes surtout, ce qu'il y a de plus beau et de plus suave au monde.

LE DOCTEUR.

Quand elles sont jolies.

ZOILE.

Je vais chercher une âme qui me comprendra : je ne serai plus ridicule désormais, en m'adressant aux jeunes filles. Je veux des serremments de main, des mots entrecoupés, des rêveries d'amour, des extases... (à la veuve *Fanferluehe*) Amélie, je sens renaître pour vous ma flamme d'autrefois.

LA VEUVE FANFERLUCHE, *à part.*

Il m'appelle par mon petit nom.

ZOILE.

Je sens renaître aussi les tourments que j'ai ressentis.

LA VEUVE FANFERLUCHE, *à part.*

Mes succès recommencent. (*haut et minaudant*)
Je ne sais pas si je dois ajouter foi à vos paroles.

ZOILE.

Je vous offre ma main comme une preuve de ma sincérité.

LE DOCTEUR, *bas à Zoïle.*

Tu épouserais une femme dont tu connais le caractère frivole?

ZOILE, *bas.*

Je sais que j'ai tort.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Je verrai... je réfléchirai.

RAPINET, *à part.*

Elle possède de la fortune, si je me proposais? (*haut*) Madame ou Mademoiselle, je ne sais pas précisément à quel âge vous êtes revenue, je vous propose mon nom et ma position sociale.

ZOILE.

Tu deviens mon rival

RAPINET.

La jeunesse me donne des idées de mariage. (*à part*) Dès que j'aurai son argent, je la mettrai à la raison.

LE DOCTEUR.

Madame Fanferluche doit se prononcer entre vous deux.

LA VEUVE FANFERLUCHE, *à part*.

Je ne veux repousser ni l'un ni l'autre ; Rapinet est riche, si j'étais sa femme, je le ferais marcher.

ZOILE.

Charmante Amélie, notre existence sera toute d'amour et de poésie. Aimer, c'est vivre, c'est le ciel sur la terre !

RAPINET.

Vas-tu exhumer ton ancien répertoire ?

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Ces paroles si pleines d'harmonie jettent le trouble dans mon cœur.

ZOILE.

Quel doux espoir vous me donnez !

RAPINET.

Comment les femmes peuvent-elles se laisser prendre par de pareilles balivernes ?

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Les hommes, il est vrai, ont tous un langage de convention pour nous tromper.

RAPINET.

A la bonne heure... Zoïle, j'ai plus de chance que toi.

ZOILE.

Choisissez-vous un homme d'argent qu'aucune proie ne peut rassasier ; qui possède tout à la fois les entrailles du requin, le cœur du tigre et l'esprit du singe ?

RAPINET, *à part.*

Je n'ai nul intérêt à supporter ses injures, ripostons. (*haut*) Accepterez-vous pour époux un poète manqué, qui se persuade avoir une inspiration divine, tandis qu'il n'éprouve que de la rage des succès d'autrui ?

ZOILE.

Rapinet, tu n'auras plus l'excuse de l'âge pour me refuser une réparation.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Ah! je suis toute tremblante.

ZOILE, *à la veuve Fanferluche.*

Ange, auquel il ne manque que des ailes pour retourner dans ta céleste patrie.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Levant un pied comme pour s'élancer.

Je voudrais m'envoler.

ZOILE.

Accorde-moi un regard, une parole... Car j'ai besoin de tes yeux, j'ai besoin de ta voix... Je meurs de jalousie quand tu m'apparais si belle (*tombant à ses genoux*) pitié pour mon martyr! Je jure à tes pieds de t'obéir comme ton esclave le plus soumis.

RAPINET.

Voici justement le pathos des auteurs modernes contre lesquels tu montres tant d'acrimonie.

LE DOCTEUR.

Et ton serment de garder ta dignité d'homme?

ZOILE.

L'amour qui raisonne n'est plus de l'amour.

RAPINET.

Rien n'est plus comique qu'un niais sentimental.

ZOILE.

C'en est trop... tu me rendras raison.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Il faut absolument que je m'évanouisse, quoique ce soit glorieux pour moi d'être la cause d'un duel.

LE DOCTEUR.

Rassurez-vous... il n'y aura pas de sang répandu.

ZOÏLE.

Choisis les armes, Rapinet.

RAPINET.

Laisse-moi réfléchir. (*à part*) O l'heureuse idée !
je vais tout boire, c'est le moyen de l'emporter sur
mon rival.

Il s'empare du flacon.

ZOÏLE.

Traître, je devine ton intention : tu veux nous
voler notre jeunesse à ton profit.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Ma jeunesse... Au secours !...

Zoïle et la veuve Fanferluche se précipitent sur Rapinet pour lui
arracher le flacon, Rapinet se débat ; pendant la lutte, le flacon tombe
et se brise.

LE DOCTEUR.

Vous avez bien travaillé.

ZOÏLE.

Nous resterons à moitié jeunes.

LE DOCTEUR.

Tu te trompes, Zoïle, le flacon renfermait juste la
dose pour trois personnes. Quelques gouttes d'eau de
moins et tout l'effet est détruit. Semblable au feu qui
n'est pas suffisamment alimenté, votre commencement
de jeunesse va s'éteindre.

ZOILE.

O mes illusions!

LA VEUVE FANFERLUCHE.

O mes conquêtes! On ne m'appelera plus mon ange. C'est la rouerie de Rapinet qui nous a perdus.

RAPINET.

Il me reste mon argent pour consolation.

ZOILE.

Il faut donc que nous reprenions notre vieux bagage de ridicules?

LE DOCTEUR.

Si la vieillesse s'efforce de jouer un rôle qui ne lui appartient plus, elle perd en valeur et en considération ce qu'elle recueille en ridicules. Il faut adopter courageusement la situation qu'il est impossible de refuser; d'ailleurs rattachons-nous aux compensations que doivent nous offrir les différents âges de la vie; c'est ce qui s'appelle l'art de vivre. Rendre à l'homme sa vigueur première, c'est lui rendre toutes ses folies d'autrefois.

ZOILE.

Pourquoi regretter la jeunesse? Comment s'écoule celle du plus grand nombre? Son existence monotone est semblable au balancier d'une horloge ou bien à

une machine, qui, emprisonnée dans un espace limité, roule sans cesse autour du même cercle. Ceux-là mêmes, pour lesquels presque tous travaillent, ne sont pas encore satisfaits de leur condition privilégiée. Quelques rêveurs s'écrient que l'amour est le plus beau fleuron de la jeunesse; mais dans notre siècle où la coquetterie des femmes ne connaît plus de limites, si on ne leur offre pas une position qui flatte leur vanité, elles restent le plus souvent insensibles devant la belle chevelure et la barbe frisée dont paraissent si fiers ces jeunes gens à qui la vue seule de la beauté et de la richesse est permise. L'éducation, en ouvrant les idées, donne encore le goût des jouissances.

LA VEUVE FANFERLUCHE.

Ce sont les hommes plutôt qui sont positifs. A quoi sert pour une femme d'être jeune et jolie? On ne l'épouse que pour sa dot; et la seule question qu'on adresse est celle-ci : « Qu'a-t-elle? »

RAPINET.

Décidément, je me contente de ce que je possède. Il est si difficile aujourd'hui de s'enrichir à cause de la concurrence. Qu'est-ce qui court si vite? C'est un rival ou plutôt un ennemi, qui veut arriver avant moi pour s'emparer de la place que je convoite.

LE DOCTEUR.

Mes chers parents, je vois avec le plus grand plaisir que mes conseils ont produit de l'effet sur vous, et que vous êtes enfin guéris de vos regrets.

ZOILE.

A propos, docteur, tu nous a dit que la fontaine de Jouvence n'était pas tout à fait tarie. Il reste peut-être encore assez d'eau pour nous redonner la jeunesse. Nous ne craindrions plus de casser le flacon.

LE DOCTEUR.

Qu'entends-je! c'est ainsi que tu es guéri?

LA VEUVE FANFERLUCHE.

L'heureuse inspiration!

RAPINET.

Je partirai avec vous. Je rattraperai mes frais de voyage, par de nouveaux bénéfices.

ZOILE.

Profitons des forces qui nous restent.

LE DOCTEUR.

Vous étiez donc comme le renard qui ne peut atteindre les raisins.

RAPINET.

Adieu, docteur... A notre retour, tu nous reverras tout à fait jeunes. (*à part*) Je pourrai jouir de son héritage.

TOUS LES TROIS.

Au revoir, au revoir.

Zoïle, Rapinet et la veuve Fanferluche sortent.

SCÈNE TROISIÈME.

LE DOCTEUR, *seul.*

Qu'elle est à plaindre cette vieillesse, qui, trop attachée aux biens du monde, n'a pas la résignation de la philosophie ou dont les pensées ne s'élèvent pas vers des régions supérieures ! Je dois l'avouer, comme je me suis trompé ! Un instant, j'ai cru mes parents corrigés... Ils raisonnaient si bien et ils agissent si mal... L'expérience est un fruit qu'on est forcé de cueillir, mais qu'on ne trouve jamais assez mûr pour goûter. Il faut chercher la vérité quelque pénible qu'elle soit. Oui, il est presque impossible de changer le caractère et de résister à la tentation. N'importe, lorsque le but qu'on veut atteindre ne dépend que de soi, on y arrive tôt ou tard avec une volonté inébranlable. Notre courage doit s'enflammer pour démentir ce proverbe qui tient au fatalisme « Chassez le naturel, il revient au galop. »

FIN.

